

Souvenirs sur Le Goffic

par François MÉNEZ

Ainsi ce bel espoir que je formulais l'autre jour et auquel tous nos lecteurs, j'en suis sûr, s'associaient d'un cœur si ardent, ne s'est point réalisé.

Charles Le Goffic s'en est allé, par cette fin d'hiver glacée, si peu bretonne, sans avoir vu reverdir, une dernière fois, les peupliers de Keranroux, ni reflleurir les ajoncs de Trégastel. Il s'en est allé dormir, auprès de sa fille bien-aimée, dans le petit cimetière de ce pays du couchant, dans cet « enclos cher ».

L'enclos familial,
L'humble cimetière aux tombes sans faste,
Avec son mur et son échaller (1). »

Il sera bien là, dans ce cimetière de Bretagne où il avait souhaité de goûter le grand repos, parmi les gens simples qu'il aimait, environné de ce beau décor de landes et de mer trécorroise qu'il avait si souvent évoqué :

L'échaller vacille et la mer s'éboule,
Mais la mer au loin blanchit dans le raz ;
Au rythme du flux, au chant de la houle,
C'est lél, mon cœur, que tu dormiras.

Un charme si tendre et si jeune émane
De ce vieux pays vierge de labours !
Les rocs par les champs vont en caravane.
Mais c'était la mer tes grandes amours...

Aussi grande que soit la douleur qu'elle leur a causée, et quoiqu'ils ne l'attendissent pas si brutale ni si prompte, cette nouvelle de la mort du grand écrivain — on peut bien maintenant le dire — n'a pas été pour trop surprendre les amis que le poète honorait de son intimité.

Ainsi que le rapportait ici-même, l'autre jour, Charles Chassé, son élection à l'Académie et les solennités diverses qui l'avaient accompagnée — banquets, réceptions, conférences — avaient épuisé Charles Le Goffic. A notre dernière visite à Rün-Rouz, je l'avais trouvé moi-même déjà transformé, moins alerte, un peu inquiet, travaillé déjà, quoiqu'il s'en défendît, d'obscurs et tenaces pressentiments.

Il nous en faisait part, en nous reconduisant, d'un pas plus lent, vers « la fanée du jour », par la route neuve de Trébeurden.

— Je ne me remets point, nous disait-il, de cette chute que je fis à la gare Montparnasse, au début de cet été, comme je m'y embarquais pour la Bretagne.

La douleur dont il souffrait à l'épaule, depuis ce fatal accident, et qui lui arrachait des plaintes fréquentes, n'était pas sans inquiéter ses proches, en particulier son fils, le docteur Jean Le Goffic.

Il avait compté, pour se remettre, sur la bonne chaleur de l'été, dans cette terre de Trégastel, qu'il lui suffirait, espérait-il, de fouler, pour y puiser, tel Antée, des forces et une énergie nouvelles.

Et voilà que cet été, en qui il avait mis tout son espoir, fut désespérément humide, et, chez nous, comme il va de soi, plus humide encore et plus frais que partout ailleurs, au point de brouiller Le Goffic avec sa Bretagne. Brouilles d'amoureux, on le pense bien, qui, comme les brumes sur la

mer d'été, se fondaient à la première éclaircie, mais qui, tant qu'elles duraient, n'en paraissaient pas moins sérieuses et sans remède.

— Voyez-vous, mon brave Ménez, me disait-il, ce temps-là, l'automne, l'hiver, il n'y a personne pour s'en plaindre. C'est l'habitude, la règle du jeu. Ou'il pleuve encore, le printemps venu, on l'accepte par force, pourvu qu'il reste, de ci de là, un jour sec qui permette de se dégourdir. Mais l'été, non, ça ne va plus, c'en est trop. On en a par-dessus la tête, en fin de compte, de « votre » pluie bretonne. Aussi poétique que cela soit, vous m'entendez ?...

Il pestait et s'emportait contre la grisaille et l'humidité constante de son pays. Et de voir monter des nuages, en troupeaux jamais las, des profondeurs grises de l'Occident — des Coz-Stankou et de Morvic — le mettait dans des colères presque comiques.

— Je ne suis pas le seul à m'en fâcher. Duvernois, tenez, Duvernois, que j'ai vu ces jours derniers, m'a dit : « C'est bien joli, votre Bretagne, Le Goffic. Par beau temps, c'est le plus agréable séjour qui soit. Mais il y pleut toujours, et ça gâte tout. » Il aura bien raison, cet homme-là, de n'y plus revenir.

Et Le Goffic, pris d'un désir de migration tardive que son entourage désapprouvait, et qui, nous ne le savions que trop, n'avait rien de sincère, en venait à formuler ce vœu paradoxal : s'en aller finir ses jours ailleurs qu'en Bretagne, brûler ses douleurs au soleil de Toulon ou de Cannes, ou quelque part, plus loin, dans le chaud désert d'une calanque. Il ne se consolait pas de ne s'être point décidé à faire le voyage de Corse, par une fin d'hiver toute fleurie, au temps où son fils Jean y était médecin de marine...

Peu après notre visite à Rün-Rouz, je quittai Perros-Guirec pour rentrer à Brest, où je reçus, aux tout derniers jours d'août, une lettre, affectueuse comme toujours, de Charles Le Goffic, me remerciant de l'envoi de mon livre : *Le Pays perdu*, que la maison Plon venait de faire paraître. Il me disait l'impression que lui avait laissée mon ouvrage, dont il était aux dernières pages. Il avait surtout aimé, du roman, ce passage où je raconte la dernière promenade du père Goaster au port de commerce de Brest, où il veut à tout prix revoir, avant la mort qu'il sent proche, un voilier du pays de Paimpol.

— « Mais combien cette conversation du vieil invalide avec cette autre épave qu'est le commandant Bodegat, sur les Glacis de Brest, m'a rendu, me confiait-il, mélancolique ! Car, moi aussi, je vieillis, je suis en proie, depuis ma chute, aux rhumatismes. Et je me fais l'effet, comme votre père Goaster, de quelque ponton désaffecté, à l'abandon dans une anse moisie. »

Je me suis remémoré, en ces tristes jours, cette fin de lettre, au ton si désabusé et d'une mélancolie presque déchirante.

François MÉNEZ.

(1) *Poésies complètes* de Charles Le Goffic. Tome II (15 fr.) Plon, 8, rue Garancière, Paris.